



Julien Schmutz met en scène *Qui a peur de Virginia Woolf?*, huis clos de deux couples à la dérive

Le tourbillon d'une nuit alcoolisée

« ELISABETH HAAS

Nuithonie » Un exercice de virtuosité! C'est pour mettre en valeur le talent de ses comédiens que Julien Schmutz propose à partir de mercredi *Qui a peur de Virginia Woolf?*, de l'auteur américain Edward Albee. «Il faut des bêtes de scène pour jouer cette pièce qui démenage», jubile le metteur en scène fribourgeois. «C'est un travail rythmique, très musical, comme j'aime.» Interview.

Les créations fribourgeoises ont pu être répétées durant la pandémie.

Aujourd'hui vous pouvez enfin jouer en public. Dans quel état d'esprit?

Julien Schmutz: Notre cheval de bataille actuellement, c'est faire revenir le public. J'ai envie de former une invitation, de lancer un appel. Il faut aller au théâtre, pour soutenir les artistes. Des jauges moins pleines ont une incidence sur les moyens des théâtres et in fine sur les artistes. Nous sommes dans une période de transition avant un retour à la vie, aux activités, qui est très progressif. Le théâtre, c'est aussi échanger des émotions et des réflexions ensemble. Nous nous sommes coupés les uns des autres, il faut recréer les liens.

«Tout le monde se retrouve avec une grosse gueule de bois»

Julien Schmutz

Pourquoi cette pièce d'Edward Albee pour la reprise?

Ce choix découle de la période que nous avons vécue. Comment traiter cette actualité? Faut-il en parler? Nous avons beaucoup cherché. A quel endroit les artistes ont-ils une responsabilité de se positionner? A-t-on envie d'aller au théâtre pour entendre parler de tout ce qu'on perd? Non, nous avons envie de retrouver l'essence du théâtre, un théâtre qui crée une rencontre directe

entre le public et les acteurs. Nous avons envie de contact, de vie. C'était le bon moment de monter cette pièce. Avec l'écriture d'Edward Albee, qui est philosophique, psychologique, qui parle profondément d'amour, qui questionne comment maintenir, comment sauver l'amour.

Dans ce huis clos, ce n'est pas gagné...

L'un des couples est plus âgé: ce sont des intellectuels, cultivés. Lors d'une soirée alcoolisée, ils invitent un jeune couple d'universitaires à boire un dernier verre à la maison. Ces jeunes se retrouvent dans une cage aux loups, prisonniers dans les mécanismes amoureux du couple plus âgé. Cela passe par des joutes, dans lesquelles ils sont entraînés et transformés. Ils arrivent avec une certaine idée de la vie, de la carrière, de la réussite sociale par l'image que donne leur couple, mais sont confrontés à ce vieux couple qui a raté, usé ses rêves.

Un miroir de nos échecs?

En avançant dans l'amour et dans ce métier, je me demande s'il y a encore un potentiel de rêve. Où est passé ce rêve? En même temps, l'amour profond est indestructible, c'est le postulat de l'auteur. Dans cette pièce, on ne sait jamais où est la vérité, le mensonge. C'est comme dans une cage de fauves, en lutte, en combat intellectuel et émotionnel. Mais sous les jeux de manipulation, c'est un grand cri d'amour. Que je rattache à notre besoin de retrouver le public, de retrouver cet échange d'amour avec le public. Fondamentalement, il y a dans la pièce une volonté de partager la réflexion, l'humain, l'amour.

Deux couples qui se déchirent doivent-ils crier sur scène?

Il y a des moments où ça crie, ça craque, ça se roule dans la boue. Mais la pièce est construite comme une fugue, avec des thématiques qui reviennent. Elle passe de la joie, de l'humour, du deuxième degré, pour glisser vers la méchanceté. Il y a aussi une vague de tristesse, à cause de toutes les choses qui meurent dans une vie de couple et dans une carrière. Et avec l'alcool, finalement, tout le monde se retrouve face à soi-même, avec une grosse gueule de bois.

Qu'en est-il du contexte social, la pièce datant des années 1960?

Martha est un personnage très atypique pour cette période. Aujourd'hui il sonne différemment. Martha est une femme d'affaires, fille du directeur qui a fondé une université. Elle cherche en Georges celui qui le remplacera. Elle donne l'image d'une femme forte qui porte la culotte, qui fait pression sur son mari, mais elle est en quête d'amour. Georges, lui, est pris dans une idée de la vie qui ne lui appartient pas. Il se sent plus artiste, plus philosophe, il est professeur malgré lui. Il est celui qui pourrait rester à la maison, ce qui est davantage possible aujourd'hui. Les plus jeunes ont des dents de requin, ils ont envie de réussir et un manque de communication terrible.

Nick a des enjeux professionnels, il veut monter les échelons de l'université. Honey est un

personnage à la dérive. Mais aucun d'eux ne sort indemne de cette nuit. Ils se retrouvent tous face à un gouffre, c'est ce qui rend l'écriture très américaine. On les imagine comme des gens

LA LIBERTÉ

La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch/

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'282
Parution: 6x/semaine



Page: 23
Surface: 78'724 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015

Référence: 82259740
Coupure Page: 2/2

issus d'un milieu élevé, mais au milieu de la nuit, avec l'alcool, ils ont les mêmes douleurs et les mêmes désenchantements que tout le monde. »

► Me 19 h
Villars-sur-Glâne
Nuithonie.
A l'affiche jusqu'au
14 novembre.



La distribution de *Qui a peur de Virginia Woolf?*, Nathalie Cuenet, Pierre-Antoine Dubey, Laurie Comtesse, Yves Jenny, Guillaume Perret